

*Du témoignage*

JEAN NORTON CRU

*Du témoignage*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2008

*Je rendrai service à un pays qui, plus que  
tout autre, a besoin de connaître la vérité.*

CAPITAINE RIMBAUD

La première édition de *Du témoignage* a été publiée à  
Paris, par Gallimard, en 1930.

© Editions Allia, Paris, 1990, 2008.

## ÉPIGRAPHES

“Le phénomène bataille est comme tous les phénomènes naturels justiciable de l’expérimentation et de la critique scientifiques.”

CHARLES NORDMANN, *A coups de canon*, p. 164.

“Le combattant a des vues courtes... mais parce que ses vues sont étroites, elles sont précises ; parce qu’elles sont bornées, elles sont nettes. Il ne voit pas grand-chose, mais il voit bien ce qu’il voit. Parce que ses yeux et non ceux des autres le renseignent, il voit ce qui est.”

GEORGES KIMPFLIN, *Le Premier Souffle*, p. 14.

“Prenons la leçon des choses et faisons notre profit des exemples où nous sommes... Hâtons-nous vers ces souvenirs que demain recouvrira l’oubli : hâtons-nous de ressusciter ces états d’âme.”

RAYMOND JUBERT, *Verdun*, p. 218-219.

“Ah, comme toujours, ceux qui n’ont pas vu, comment peuvent-ils juger ?”

MARCEL FOURIER, *Avec les chars d’assaut*, p. 117.

“Celui qui n’a pas compris avec sa chair ne peut vous en parler.”

JEAN BERNIER, *La Percée*, p. 68.

“La guerre seule parle bien de la guerre.”

P.-A. MEUNIER, *L'Angoisse de Verdun*, p. 127.

“L’histoire [militaire] n’est qu’un tissu de fictions et de légendes, elle n’est qu’une forme de l’invention littéraire et la réalité est pour bien peu de chose dans l’affaire.”

G. DE PAWLOWSKI, *Dans les rides du front*, p. 61.

“Si nous combattons la légende c’est qu’elle nous paraît à la fois inutile et dangereuse.”

GEORGES BONNET, *L’Ame du soldat*, p. 70.

“Ce n’est pas par le désarmement qu’on rendra la guerre impossible. Si la haine demeure dans les cœurs, il est évident qu’on trouvera des armes à un moment donné.”

AMÉDÉE GUIARD, *Carnet intime* (phrase inédite).

“Comme tout autre... j’ai parfois déguisé ma pensée. Mais plus que jamais la guerre me fait prendre le mensonge en horreur : faute, maladresse, faiblesse, crime... C’est peut-être une des rares choses que la guerre m’aura fait gagner : le désir plus ardent de la vérité.”

J.-E. HENCHES, *A l’école de la guerre*, p. 31-32.

## PRÉFACE

LA publication de mon ouvrage *Témoins* en octobre 1929 a causé des protestations véhémentes et des approbations chaleureuses. Ce me fut une grande satisfaction car d’une part je redoutais l’indifférence et d’autre part je n’avais pas la fatuité de compter sur la faveur générale. En un sujet aussi neuf et délicat je ne pouvais manquer de heurter bien des opinions et même blesser des amours-propres. Je ne l’ai fait ni par malice ni par esprit de parti. Je n’ai donc pas à m’en excuser car la recherche scientifique ne doit tenir aucun compte de l’opinion publique.

Les critiques et les lecteurs qui ont donné leur adhésion à mes recherches, mes méthodes, mes résultats, ont exprimé le regret que le prix élevé de *Témoins* mette le livre hors de la portée du grand public et, en particulier, d’un grand nombre d’anciens combattants qui ont des raisons très personnelles pour s’y intéresser. On m’a suggéré de publier un résumé du gros tome, œuvre de vulgarisation qui contient l’essentiel du sujet.

J’ai compris l’utilité de ce conseil, mais il m’a paru évident que *Témoins* ne saurait se prêter à une abréviation. Travail complet dans les limites que je me suis fixées, je ne saurais en extraire des pages de critique sans fausser le sens général du livre, et le sens particulier des pages choisies. J’ai donc fait

un ouvrage différent. Je présente ici une suite de *Témoins*, à la fois un complément et une contrepartie, et qui, dans un certain sens, peut être considérée comme un abrégé du gros livre.

Ce qui ne peut s'extraire de *Témoins* ce sont les analyses critiques, mais je puis emprunter à l'introduction qui est la généralisation des résultats particuliers des divers articles critiques. J'ai donc reproduit ici une grande partie de l'introduction de *Témoins*, en y ajoutant des développements dont l'utilité m'a été démontrée par les comptes rendus où j'ai constaté que j'avais été parfois mal compris.

Ce livre se compose de deux parties distinctes <sup>1</sup>.

La première pose le problème de l'histoire militaire et discute la valeur, générale ou particulière, des documents que sont les livres de guerre. Des cinq chapitres, les trois premiers empruntent beaucoup à *Témoins*, les deux autres sont intégralement nouveaux.

La deuxième partie est constituée d'extraits de livres de guerre, choisis parmi les témoignages sûrs, et dont l'ensemble donne une synthèse de la guerre, ou du moins des aspects de la guerre qu'il importe le plus de connaître parce que la tradition et la légende les ont particulièrement déformés.

Ces deux parties sont parallèles et destinées à s'étayer l'une l'autre. Toutes deux sont construc-

tives, elles mettent en lumière les ressources qu'offrent les bons témoignages que la critique de *Témoins* a dégagés de la masse des relations douteuses ou banales.

Puisse ce petit livre gagner de nombreux adhérents à la cause de la paix par la voie du bon sens plutôt que du sentiment, grâce aux confessions des poilus qui ont vu et proclamé la vérité.

1. Seule la première est reprise ici (voir notice p. 117).  
(N.d.E.)

## I. L'HISTOIRE MILITAIRE ET LES TÉMOINS

### LA TRADITION

L'HOMME s'est toujours glorifié de faire la guerre, il a embelli l'acte de la bataille, il a dépeint avec magnificence les charges des cavaliers, les corps à corps des soldats à pied ; il a attribué au combattant des sentiments surhumains : le courage bouillant, l'ardeur pour la lutte, l'impatience d'en venir aux mains, le mépris de la blessure et de la mort, le sacrifice joyeux de sa vie, l'amour de la gloire. Les siècles, les millénaires ont ancré la réalité de cette conception dans l'esprit des citoyens qui n'ont pas combattu. Qui oserait douter de choses aussi anciennes, confirmées par le témoignage unanime des générations jusque dans la nuit des temps ? Voltaire en a bien douté, Rousseau a bien nié avec énergie l'ardeur naturelle de l'homme pour les combats, mais le XX<sup>e</sup> siècle a cru pouvoir les démentir. Aussi, malgré le discrédit dans lequel la conception traditionnelle commençait à tomber au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vue en août 1914, aussi solidement établie que jamais, plus même chez certains esprits, grâce à l'épopée de la Révolution et de l'Empire, grâce, chez les Allemands, à l'épopée de Sadowa et de Sedan.

On croyait, on croit encore connaître les guerres. On croit que les histoires générales, les

histoires militaires, les études stratégiques nous donnent des guerres de l'Antiquité, du Moyen Âge, des temps modernes, de l'époque contemporaine, une image qui rivalise d'exactitude avec l'histoire politique, sociale, économique, intellectuelle ou artistique de ces mêmes périodes. C'est là une illusion, aussi tenace que dangereuse. L'histoire militaire a été jusqu'ici inférieure aux autres histoires. Elle l'est parce qu'elle s'occupe de faits spéciaux que les témoins, les chroniqueurs, les historiens du temps, tous ceux dont les écrits sont nos seuls documents, se sont ingéniés à dénaturer par esprit de patriotisme, de gloriole, de tradition. Sans doute les témoignages sur l'histoire politique sont déformés aussi, mais on peut arriver, avec les méthodes historiques d'aujourd'hui, à corriger dans une large mesure cette déformation. On le peut parce qu'elle n'est que partielle et aussi parce que l'érudit d'aujourd'hui ne partage pas les préjugés de l'auteur du texte-document. Il n'en est pas de même avec l'histoire militaire. La déformation des documents est totale, elle l'est par tradition, tradition qui remonte aux origines mêmes de l'humanité sociale, tradition qui s'impose encore aujourd'hui à l'historien au moment même où il travaille sur les documents déformés. Comment pourrait-il corriger l'erreur du document, si totale, et alors qu'il porte en lui la même erreur ? L'histoire non militaire a beaucoup gagné en exactitude depuis une centaine d'années grâce à une pratique d'une part, grâce à une attitude morale d'autre part. Sa nouvelle pratique

consiste à ne pas se contenter des documents officiels ou de ceux qui proviennent des grands personnages ; elle s'est mise à rechercher tous les documents possibles, ceux qui concernent les détails de la vie provinciale, ceux qui viennent des témoins les plus humbles. L'attitude est celle de l'impartialité scientifique ; l'histoire a fait sienne la magnifique devise de la *Revue historique* : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia* (L'histoire ne doit rien dire qui soit mensonger, rien taire qui soit vrai). L'histoire militaire, qui n'a adopté ni cette pratique ni cette attitude, peut-elle encore mériter le nom d'histoire dans le sens que nous donnons à ce mot au XX<sup>e</sup> siècle ?

Notre époque est fière de son esprit scientifique, elle se pique de ne rien accepter sans contrôle, il lui faut des preuves issues d'une expérimentation minutieuse et rigoureuse. Encore faudrait-il ne pas faire d'exceptions, ne pas accepter sans contrôle l'interprétation traditionnelle de certains phénomènes humains observables et vérifiables. S'est-on demandé si la conception traditionnelle de la bataille est conforme aux faits matériels et psychologiques observés par des témoins ? Existe-t-il seulement des témoignages ? Quels sont-ils ? Leurs auteurs ont-ils réellement qualité pour témoigner ? Quelles sont leurs lettres de créance ? Ces questions je me les suis posées, comme bien d'autres soldats sans doute, dès le jour où, en 1914, le contact, le choc brutal des formidables réalités de la guerre réduisit en miettes ma conception livresque des actes et des sentiments du